***Rhinocéros*, d’Eugène Ionesco (1959) : Lectures analytiques.**

**L. A. n° 1 : l’exposition**

|  |  |
| --- | --- |
| 1  5  10  15  20  25  30  35 | Décor  *Une place dans une petite ville de province. Au fond, une maison composée d’un rez-de-chaussée et d’un étage. Au rez-de-chaussée, la devanture d’une épicerie. On y* entre *par une porte* vitrée *qui surmonte deux ou trois marches.* *Au- dessus de la devanture est écrit en caractères très visibles le mot :* « *ÉPICERIE* ». *Au premier étage, deux fenêtres qui doivent être celles* *du logement des épiciers. L’épicerie se trouve* *donc dans le fond du plateau, mais assez sur la gauche, pas loin des coulisses. On aperçoit, au-dessus de la maison de l’épicerie, le clocher d’une église, dans le lointain. Entre l’épicerie et le côté droit, la perspective d’une petite rue. Sur la droite, légèrement en bas, la devanture d’un café. Au-dessus du café, un étage avec une fenêtre. Devant la terrasse de ce café : plusieurs tables et chaises s’avancent jusque près du milieu du plateau. Un arbre poussiéreux près des chaises de la terrasse. Ciel bleu, lumière crue, murs très blancs. C’est un dimanche,* pas *loin de midi en été. Jean* et *Bérenger iront s’asseoir à une table* de *la terrasse.*  *Avant le lever du rideau, on entend carillonner. Le carillon cessera quelques secondes après le lever du rideau. Lorsque le rideau se lève, une femme, portant sous un bras un panier à* *provisions vide, et sous l’autre un chat, traverse en silence la scène, de droite à gauche. À son passage, l’Épicière ouvre la porte de la* *boutique et la regarde passer.*  L’ÉPICIÈRE. - Ah ! celle-là *! (A son mari qui* est *dans la boutique.)* Ah ! celle-là, elle est fière. Elle ne veut plus acheter chez nous.  *L’Épicière disparaît, plateau vide quelques secondes.*  *Par la droite, apparaît Jean ; en même temps, par la gauche, apparaît Bérenger. Jean est très soigneusement vêtu : costume marron, cravate rouge, faux col amidonné, chapeau marron. Il est un peu rougeaud de figure. Il a des souliers jaunes, bien cirés ; Bérenger* *n’est pas* *rasé. Il* est *tête nue, les cheveux mal peignés, les vêtements chiffonnés ; tout exprime chez lui la négligence, il a l’air fatigué, somnolent ; de temps à autre, il bâille.*  JEAN, *venant de la droite. -* Vous voilà tout de même, Bérenger.  BÉRENGER, *venant de la gauche. -* Bonjour, Jean.  JEAN. -Toujours en retard, évidemment *! (Il regarde sa montre-bracelet.)* Nous avions rendez-vous à onze heures trente. II est bientôt midi.  BÉRENGER. - Excusez-moi. Vous m’attendez depuis longtemps ?  JEAN. - Non. J’arrive, vous voyez bien.  *Ils vont s’asseoir à une des tables de la terrasse du café.*  BÉRENGER. - Alors,je me sens moins coupable, puisque... vous-même...  JEAN. - Moi, c’est pas pareil, je n’aime pas attendre, je n’ai pas de temps à perdre. Comme vous ne venez jamais à l’heure, je viens exprès en retard, au moment où je suppose avoir la chance de vous trouver.  BÉRENGER. - C’est juste... c’est juste, pourtant...  JEAN. - Vous ne pouvez affirmer que vous venez à l’heure convenue !  BÉRENGER. - Évidemment... je ne pourrais l’affirmer.  *Jean et Bérenger* se *sont assis.* |
|  |  |
|  |  |

**L. A. n° 2 : la métamorphose de Jean**

|  |  |
| --- | --- |
| 1  5  10  15  20  25  30  35  40  45  50 | BÉRENGER. - Réfléchissez, voyons, vous vous rendez bien compte que nous avons une philosophie que ces animaux n’ont pas, un système de valeurs irremplaçable. Des siècles de civilisation humaine l’ont bâti !...  JEAN, *toujours dans la salle* *de bains. -* Démolissons tout cela, on s’en portera mieux.  BÉRENGER. - Je ne vous prends pas au sérieux. Vous plaisantez, vous faites de la poésie  JEAN. - Brrr...  *Il barrit presque.*  BÉRENGER. - Je ne savais pas que vous étiez poète.  JEAN, *il sort de la salle de bains. -* Brrr...  *II barrit de nouveau.*  BÉRENGER. - Je vous connais trop bien pour croire que c’est là votre pensée profonde. Car, vous le savez aussi bien que moi, l’homme...  JEAN, *l’interrompant. -* L’homme... Ne prononcez plus ce mot !  BÉRENGER. - Je veux dire l’être humain, l’humanisme...  JEAN. - L’humanisme est périmé ! Vous êtes un vieux sentimental ridicule.  *II entre dans la salle de bains.*  BÉRENGER. - Enfin, tout de même, l’esprit  JEAN, *dans la salle de bains. -* Des clichés ! vous me racontez des bêtises.  BÉRENGER. - Des bêtises –  JEAN, *de la salle de bains, d’une voix très rauque difficilement compréhensible*. - Absolument.  BÉRENGER. - Je suis étonné de vous entendre dire cela, mon cher Jean. Perdez-vous la tête ?  Enfin, aimeriez-vous être rhinocéros ?  JEAN. - Pourquoi pas ! Je n’ai pas vos préjugés.  BÉRENGER. - Parlez plus distinctement. Je ne comprends pas. Vous articulez mal.  JEAN, *toujours de la salle de bains. -* Ouvrez vos oreilles !  BÉRENGER. - Comment ?  JEAN. - Ouvrez vos oreilles. J’ai dit, pourquoi ne pas être un rhinocéros ? J’aime les changements.  BÉRENGER. - De telles affirmations venant de votre part... *(Bérenger s’interrompt, car Jean fait une apparition effrayante. En effet, Jean est devenu tout* à *fait vert. La bosse de* son *front est* *presque devenue une corne* de *rhinocéros.)* Oh ! vous semblez vraiment perdre la tête. *(Jean* se *précipite vers son lit* *jette les couvertures par terre, prononce des paroles furieuses et incompréhensibles, fait entendre des sons inouïs.)* Mais ne soyez pas si furieux, calmez-vous !  Je ne vous reconnais plus.  JEAN, *à peine distinctement. -* Chaud, trop chaud. Démolir tout cela, vêtements, ça gratte, vêtements, ça gratte.  *Il fait tomber le pantalon de son pyjama.*  BÉRENGER. - Que faites-vous ? Je ne vous reconnais plus !Vous, si pudique d’habitude !  JEAN. - Les marécages ! les marécages !...  BÉRENGER. - Regardez-moi ! Vous ne semblez plus me voir ! Vous ne semblez plus m’entendre !  JEAN. - Je vous entends très bien ! Je vous vois très bien !  *Il fonce vers Bérenger tête baissée. Celui-ci s’écarte*  BÉRENGER. - Attention !  JEAN, *soufflant bruyamment. -* Pardon !  *Puis il se précipite à toute vitesse dans la salle de bains.*  BÉRENGER *fait mine de fuir vers la porte à gauche, puis fait demi-tour et va dans la salle de bains à la suite de Jean, en disant* : Je ne peux tout de même pas le laisser comme cela. C’est un ami. *(De la salle de bains.)* Je vais appeler le médecin ! C’est indispensable, indispensable, croyez- moi  JEAN, *dans la salle de bains. -* Non.  BÉRENGER, *dans* *la salle de bains. -* Si. Calmez-vous, Jean ! Vous êtes ridicule. Oh ! votre corne s’allonge à vue d’œil ! Vous êtes rhinocéros !  JEAN, *dans la* *salle de bains. -* Je te piétinerai, je te piétinerai.  *Grand bruit dans la salle de bains, barrissements, bruit d’objets et d’une glace qui tombe et se brise ; puis on voit apparaître Bérenger tout effrayé qui terme avec peine la porte de la salle de bains, malgré la poussée contraire que l’on devine.* |
|  |  |

**L. A. n° 3 : le monologue final**

|  |  |
| --- | --- |
| 1  5  10  15  20  25  30  35  40  45  50 | BÉRENGER*, se regardant toujours dans la glace.* Ce n’est tout de même pas si vilain que ça un homme. Et pourtant, je ne suis pas parmi les plus beaux ! *(Il se retourne.)* Daisy ! Daisy ! Où es-tu, Daisy ? Tu ne vas pas faire ça ! *(Il se précipite vers la porte).* Daisy ! *(Arrivé sur le palier, il se penche sur la balustrade.)* Daisy ! Remonte ! Reviens, ma petite Daisy ! Tu n’as même pas déjeuné ! Daisy, ne me laisse pas tout seul ! Qu’est-ce que tu m’avais promis ! Daisy ! Daisy ! *(Il renonce à l’appeler, fait un geste désespéré et rentre dans sa chambre.)* Évidemment. On ne s’entendait plus. Un ménage désuni. Ce n’était plus viable. Mais elle n’aurait pas dû me quitter sans s’expliquer. *(Il regarde partout.)* Elle ne m’a pas laissé un mot. Ça ne se fait pas. Je suis tout à fait seul maintenant. *(Il va fermer la porte à clé, soigneusement, mais avec colère.)* On ne m’aura pas, moi. *(Il ferme soigneusement les fenêtres.)* Vous ne m’aurez pas, moi *(Il s’adresse à toutes les têtes de rhinocéros.)* Je ne vous suivrai pas, je ne vous comprends pas ! Je reste ce que je suis. Je suis un être humain. Un être humain. *(Il va s’asseoir dans le fauteuil.)* La situation est absolument intenable. C’est ma faute, si elle est partie. J’étais tout pour elle. Qu’est-ce qu’elle va devenir ? Encore quelqu’un sur la conscience. J’imagine le pire, le pire est possible. Pauvre enfant abandonnée dans cet univers de monstres ! Personne ne peut m’aider à la retrouver, personne, car il n’y a plus personne. *(Nouveaux barrissements, courses éperdues, nuages de poussière.)* Je ne veux pas les entendre. Je vais mettre du coton dans oreilles. *(Il se met du coton dans les oreilles et se parle à lui-même dans la glace.)* Il n’y a pas d’autre solutions que de les convaincre, les convaincre, de quoi ? Et les mutations sont-elles réversibles ? Hein, sont-elles réversibles ? Ce serait un travail d’Hercule, au-dessus de mes forces. D’abord, pour les convaincre, il faut leur parler. Pour leur parler, il faut que j’apprenne leur langue. Où qu’ils apprennent la mienne ? Mais quelle langue est-ce que je parle ? Quelle est ma langue ? Est-ce du français, ça ? Ce doit bien être du français ? Mais qu’est-ce du français ? On peut appeler ça du français, si on veut, personne ne peut le contester, je suis seul à le parler. Qu’est-ce que je dis ? Est-ce que je me comprends, est-ce que je me comprends ? *(Il va vers le milieu de la chambre.)* Et si, comme me l’avait dit Daisy, si c’est eux qui ont raison ? *(Il retourne vers la glace.)* Un homme n’est pas laid, un homme n’est pas laid ! *(Il se regarde en passant la main sur sa figure.)* Quelle drôle de chose ! À quoi je ressemble alors ? À quoi ? *(Il se précipite vers un placard, en sort des photos, qu’il regarde.)* Des photos ! Qui sont-ils tous ces gens-là ? M. Papillon, ou Daisy plutôt ? Et celui-là, est-ce Botard ou Dudard, ou Jean ? Ou moi, peut-être ! *(Il se précipite de nouveau vers le placard d’où il sort deux ou trois tableaux.)* Oui, je me reconnais ; C’est moi, c’est moi. *(Il va raccrocher les tableaux sur le mur du fond, à côté des têtes des rhinocéros.)* C’est moi, c’est moi. *(Lorsqu’il accroche les tableaux, on s’aperçoit que ceux-ci représentent un vieillard, une grosse femme, un autre homme. La laideur de ces portraits contraste avec les têtes des rhinocéros qui sont devenues très belles. Bérenger s’écarte pour contempler les tableaux.)* Je ne suis pas beau, je ne suis pas beau. *(Il décroche les tableaux, les jette par terre avec fureur, il va vers la glace.)* Ce sont eux qui sont beaux. J’ai eu tort ! Oh ! Comme je voudrais être comme eux. Je n’ai pas de corne, hélas ! Que c’est laid, un front plat. Il m’en faudrait une ou deux, pour rehausser mes traits tombants. Ça viendra peut-être, et je n’aurai plus honte, je pourrai aller tous les retrouver. Mais ça ne pousse pas ! *(Il regarde les paumes de ses mains.)* Mes mains ont moites. Deviendront-elles rugueuses ? *(Il enlève son veston, défait sa chemise, contemple sa poitrine dans la glace.)* J’ai la peau flasque. Ah, ce corps trop blanc, et poilu ! Comme je voudrais avoir une peau dure et cette magnifique couleur d’un vert sombre, une nudité décente, sans poils, comme la leur ! *(Il écoute les barrissements.)* Leurs chants ont du charme, une peur âpre, mais un charme certain ! Sine pouvais faire comme eux. *(Il essaye de les imiter.)* Ahh, ahh, brr ! Non, ça n’est pas ça ! Essayons encore, plus fort ! Ahh, ahh, brr ! Non, non, ce n’est pas ça, que c’est faible, comme cela manque de vigueur ! Je n’arrive pas à barrir. Je hurle seulement. Ahh, ahh, brr ! Les hurlements ne sont pas des barrissements : Comme j’ai mauvaise conscience, j’aurais dû les suivre à temps. Trop tard maintenant ! Hélas, je suis un monstre, je suis un monstre. Hélas, jamais je ne deviendrai rhinocéros, jamais, jamais ! Je ne peux plus changer. Je voudrais bien, je voudrais tellement, mais je ne peux pas. Je ne peux plus me voir. J’ai trop honte ! *(Il tourne le dos à la glace.)* Comme je suis laid ! Malheur à celui qui veut conserver son originalité ! *(Il a un brusque sursaut.)* Eh bien tant pis ! Je me défendrai contre tout le monde ! Ma carabine, ma carabine ! *(Il se retourne face au mur du fond où sont fixées les têtes des rhinocéros, tout en criant)* Contre tout le monde, je me défendrai ! Je suis le dernier homme, je le resterai jusqu’au bout ! Je ne capitule pas ! |

**L. A. n° 4 : Alexandre DUMAS, *Kean1, Désordre et génie,* Acte III, scène 12 -extrait- (1836)**

|  |  |
| --- | --- |
| **1**  **5**  **10**  **15**  **20**  **25**  **30**  **35** | ANNA. – Je ne désirais rien, je n'espérais rien, je n'aimais rien. Mon tuteur avait consulté les médecins les plus habiles de Londres, et ils nous avaient dit que le mal était sans remède, que j'étais attaquée de cette maladie de nos climats contre laquelle toute science échoue. Un seul d'entre eux demanda si, parmi les distractions de ma jeunesse, le spectacle m'avait été accordé. Mon tuteur répondit qu'élevée dans un pensionnat sévère, cet amusement m'avait toujours été interdit... Alors il le lui indiqua comme un dernier espoir... Mon tuteur en fixa l'essai le jour même ; il fit retenir une loge, et m'annonça, après le dîner, que nous passions notre soirée à Drury-Lane2 ; j'entendis à peine ce qu'il me disait. Je pris son bras lorsqu'il me le demanda, je montai en voiture... et je me laissai conduire comme d'habitude, chargeant en quelque sorte les personnes qui m'accompagnaient de sentir, de penser, de vivre pour moi... J'entrai dans la salle... Mon premier sentiment fut presque douloureux : toutes ces lumières m'éblouirent, cette atmosphère chaude et embaumée m'étouffa... Tout mon sang reflua vers mon cœur et je fus près de défaillir... Mais, en ce moment, je sentis un peu de fraîcheur, on venait de lever le rideau. Je me tournai instinctivement, cherchant de l'air à respirer... C'est alors que j'entendis une voix... oh !... qui vibra jusqu'au fond de mon cœur... Tout mon être tressaillit... Cette voix disait des vers mélodieux comme je n'aurais jamais cru que des lèvres humaines pussent en prononcer... Mon âme tout entière passa dans mes yeux et dans mes oreilles ... Je restai muette et immobile comme la statue de l'étonnement, je regardai, j'écoutai ... On jouait *Roméo*3.  KEAN. – Et qui jouait Roméo ?  ANNA. – La soirée passa comme une seconde, je n'avais point respiré, je n'avais point parlé, je n'avais point applaudi... Je rentrai à l'hôtel de mon tuteur, toujours froide et silencieuse pour tous, mais déjà ranimée et vivante au cœur. Le surlendemain, on me conduisit au *More de Venise*3... j'y vins avec tous mes souvenirs de *Roméo*... Oh ! mais, cette fois, ce n'était plus la même voix, ce n'était plus le même amour, ce n'était plus le même homme ; mais ce fut toujours le même ravissement... le même bonheur... la même extase... Cependant, je pouvais parler déjà, je pouvais dire : « C'est beau !... c'est grand !... c'est sublime ! »  KEAN. – Et qui jouait Othello3 ?  ANNA. – Le lendemain, ce fut moi qui demandai si nous n'irions point à Drury-Lane. C'était la première fois, depuis un an peut-être, que je manifestais un désir ; vous devinez facilement qu'il fut accompli. Je retournai dans ce palais de féeries et d'enchantements : j'allais y chercher la figure mélancolique et douce de Roméo... le front brûlant et basané du More... j'y trouvai la tête sombre et pâle d'Hamlet3... Oh ! cette fois, toutes les sensations amassées depuis trois jours jaillirent à la fois de mon cœur trop plein pour les renfermer... mes mains battirent, ma bouche applaudit... mes larmes coulèrent. |

**Notes :**

1. Edmond Kean (1787-1833) était un comédien britannique très célèbre à l’époque romantique pour ses interprétations de Shakespeare, mais aussi pour sa vie tumultueuse. Au début de la pièce, trois femmes souhaitent se faire aimer de lui, parmi lesquelles la richissime Anna Damby.

**2. Nom d’un théâtre de Londres.**

**3. Personnages de Shakespeare. Le « More de Venise » a pour héros Othello.**